

BIARCHIE s. f. (bi-ar-chi — du gr. *bios*, vie; *arché*, commandement). Hist. Emploi, titre du biarque; durée de ses fonctions.

BIARD (Colin), architecte français du commencement du XVII^e siècle, figure parmi les artistes qui furent employés à la construction du château de Gaillon (1508).

BIARD (Pierre), le père, sculpteur et architecte français, né à Paris en 1559, mort en 1609. Il chercha surtout à imiter le style de Michel-Ange, dont il avait étudié les chefs-d'œuvre à Rome. Ce fut lui qui sculpta le bas-relief placé au-dessus de la porte de l'Hôtel de ville de Paris, et représentant Henri IV à cheval; ce bas-relief, détruit pendant la Révolution, a été restauré depuis. L'église de Saint-Etienne-du-Mont doit aussi à Biard les belles sculptures de son jubé.

BIARD (Pierre), le fils, statuaire et graveur, né vers 1590, travailla à Paris et à Rome, et vivait encore en 1653. Il a gravé à l'eau-forte : *Jonas, la Sibylle déphique, un Esclave*, d'après Michel-Ange; *Saint Pierre*, d'après Raphaël; *l'Histoire de Psyché* (trois pièces) et sept autres sujets mythologiques, d'après Jules Romain; le *Triomphe de Silène*, le *Sacrifice d'Iphigénie*, *Vénus servie par les Amours* et par les Grâces, des allégories sur les beaux-arts, des modèles de fontaines, et quelques autres pièces de sa composition ou d'après des auteurs inconnus.

BIARD (Paul), missionnaire français, né à Grenoble en 1665, mort à Avignon en 1622. Après avoir professé la théologie à Lyon, Biard, qui était entré dans l'ordre des jésuites, fut envoyé en 1611 avec le P. Ennemond Masse au Canada, pour y convertir les sauvages au catholicisme. Fait prisonnier par les Anglais, qui détruisirent les établissements français des bords du Saint-Laurent en 1613, il fut envoyé en Angleterre, où il recouvra sa liberté quelque temps après. Il a laissé, entre autres ouvrages, une *Relation de la Nouvelle-France et du voyage que les jésuites y ont fait* (Lyon, 1616).

BIARD (Jean), dessinateur et lithographe français, né à Rouen, vers 1790, élève de David. Il a exposé, aux Salons de 1815, 1819, 1824, 1827 et 1831, des dessins exécutés avec une grande habileté, d'après des tableaux de maîtres italiens. Un de ces dessins, appartenant au marquis de Stafford, a été reproduit par l'auteur sur la pierre lithographique (Salon de 1831). M. Jean Biard a fait aussi des portraits et quelques compositions originales.

BIARD (Gustave), économiste et publiciste français, mort à Paris en 1852, fut un des adeptes les plus fervents de l'école saint-simonienne. Il a publié de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons : *Religion saint-simonienne*; *Aperçu des vues morales et industrielles des saints-simoniens* (Blois, 1832); *Discours au peuple sur les moyens d'accroître son bien-être par l'instruction et l'éducation réformées* (Paris, 1832); *l'Épicerie, en réponse à l'Épicerie de M. de Balzac* (1839, in-8°).

BIARD (François-Auguste), peintre français contemporain, né à Lyon en 1800. Après s'être formé à l'École des beaux-arts de sa ville natale, il y débuta, au Salon de 1824, par un petit tableau représentant l'*Intérieur d'un auberge*, et il exposa, trois ans après, une *Dispute de bonne aventure*, qui lui valut une médaille de 2^e classe. Dans le même temps, il exécuta pour la chapelle de l'archevêché de Lyon diverses peintures, entre autres un *Saint Pothin apportant l'image de la Vierge dans les Gaules*. Nommé professeur de dessin des élèves de marine en 1827, il visita, à bord de la *Bayadère*, l'Espagne, la Grèce, la Syrie, l'Égypte, et commença ainsi cette longue série de voyages qui ont fait de lui le Juif Errant de la palette, et d'où il rapporta une multitude de croquis humoristiques, bientôt transformés en tableaux. Doué d'un talent d'observation des plus remarquables, mais tourné uniquement vers les réalités grotesques, il a représenté, en caricaturiste plutôt qu'en peintre, les types, les costumes, les mœurs des différents pays qu'il a parcourus. Ses charges ethnographiques ont eu un immense succès; il nous suffira de rappeler : les *Voyageurs français dans une auberge espagnole* (Salon de 1831); une *Tribu arabe surprise par le simoun*, un *Santon prêchant les Bédouins* et un *Concert de Fellahs* (1833); le *Baptême sous la ligne* (1834); les *Banquistes désappointés par le mauvais temps* (1836); la *Traite des nègres* (1835); les *Suites d'un naufrage* et un *Harem* (1837); le *Sacrifice de la veuve d'un brahmine* (1838). Quand il eut épuisé les impressions de ses voyages en Orient et sur les côtes d'Afrique, M. Biard ne trouva rien de plus simple que d'aller chercher de nouveaux sujets de tableaux dans les régions glacées du pôle. Sa femme eut le courage de le suivre. Les solitudes imposantes, les sombres horreurs de ces contrées en deuil ne paralysèrent pas la verve de l'artiste. M. Biard traduisit consciencieusement, minutieusement, les spectacles étranges qui s'offrirent à sa vue; à dire vrai, il n'en aperçut, suivant sa coutume, que les bizarreries, les trivialités; les misérables pêcheurs de la Laponie, du Spitzberg, du Groenland, les phoques et les ours blancs, ne lui apparurent que comme des comparses de la comédie universelle. Les principaux tableaux que lui a inspirés ce voyage sont : *Embarcation attaquée par des ours blancs* (Salon

de 1839); le *Duc d'Orléans* (Louis-Philippe) recevant l'hospitalité sous une tente de Lapons, *Aurore boréale*, *Pêche aux morse*, *Chasse aux rennes*, le *Pasteur Laestadius instruisant des Lapons* (1841); *Naufrage dans les mers polaires*, *Chasseurs norvégiens au Spitzberg* (1842); *Daïe de la Madeleine au Spitzberg* (1844); *Naufragés attaqués par un requin* (1846); *Promenade artistique au rocher d'Hertmandoe* (1848). On pouvait croire M. Biard rassasié d'excursions lointaines, lorsqu'on apprit, il y a une huitaine d'années, qu'il avait passé l'Océan et qu'il était allé faire une promenade au nouveau monde. Il parcourut les deux Amériques et séjourna quelque temps à Rio-de-Janeiro, où il fut admis dans l'intimité de dom Pedro II, empereur du Brésil, et où il fonda, sous les auspices de ce prince, une académie des beaux-arts. Il aurait pu fixer là sa tente et mener une vie de nabab, grâce aux libéralités impériales. Il préféra se lancer dans de nouvelles aventures, explorer les solitudes brésiliennes et les forêts vierges de l'Esprit-Santo; puis il revint en France et exposa, en 1861, toute une série de tableaux résumant ses nouvelles impressions de voyage : *Emménagement d'esclaves à bord d'un négrier*, *Vente d'esclaves*, *Chasse aux esclaves fugitifs*, *Prêtre dans les bois*, *Préparation du poison le curare dans une tribu de sauvages*, *Comme on voyage dans l'Amérique du Sud*, *Comme on voyage dans l'Amérique du Nord*, *Forêt vierge*. A défaut de mérites artistiques d'un ordre élevé, ces différents ouvrages offrent des renseignements inédits, des détails curieux, des scènes amusantes, des facettes exotiques, qui n'avaient encore jamais eu les honneurs de la peinture. Sans aller plus loin, M. Biard a su trouver dans les mœurs françaises matière à exercer sa verve humoristique et à faire valoir son talent de croquiste. Ce sont même les fantaisies extracomiques que lui a inspirées son propre pays, qui ont fondé sa popularité. Nous citerons dans le nombre : les *Comédiens ambulants* et *l'Hôpital des fous* (1833); *l'Apprenti barbier* et *le Bon gendarme* (1835); un *Suisse dans l'exercice de ses fonctions* (1836); les *Honneurs partagés* et *le Bain en famille* (1837); une *Scène de douane à la frontière* et *le Triomphe de l'embonpoint* (1838); la *Garde nationale de la banlieue*, le *Concert de famille* et *les Suites d'un bal masqué* (1839); les *Demoiselles à marier* et *le Gros péché* (1841); une *Traversée du Havre à Honfleur* (1842); un *Appartement à louer* (1844); *l'Aveugle, le chien et le perroquet*, le *Peintre classique*, un *Dessert de : le curé* (1846); *Quatre heures au Salon* (1847); le *Conseil de révision* (1848); le *Triomphe d'un ténor dans une matinée musicale* (1853); les *Buveurs d'eau* et la *Saïte mobilière* (1857); la *Bourse à Paris* et un *Plaidoyer en province* (1863); *Mon atelier* (1866). La plupart de ces tableaux ont fait sensation aux expositions. Le public français, qui n'entend rien à l'art sérieux, qui n'a aucun souci des mérites de l'exécution, qui aime les sujets faciles à comprendre et qui veut qu'on l'amuse, le public a proclamé M. Biard le premier peintre de l'époque. Il s'est trouvé, d'ailleurs, plus d'un critique pour consacrer par des éloges excessifs ce succès populaire. M. Jacques Arago n'a-t-il pas écrit dans le *Dictionnaire de la conversation* : « La main de Biard n'est point armée d'un pinceau, elle tient le fouet et la férule; elle frappe, elle siffle, elle fait crier; mais les douleurs de la victime excitent le rire, et c'est pour cela qu'on peut dire avec raison que Biard est un peintre de mœurs. Ce qu'on doit le plus admirer dans ses tableaux, c'est l'esprit, c'est la vérité, c'est le pittoresque des détails, c'est la physiognomie de ses personnages. » Il n'a pas manqué non plus de voix autorisées pour protester contre la popularité de M. Biard. Dès 1837, Gustave Planche s'exprimait dans les termes suivants, au sujet de deux des tableaux les plus connus de cet artiste : « Les *Honneurs partagés* et *le Bain en famille* ont le privilège d'égayer les curieux, et ne manquent pas d'une sorte de vérité triviale. Quelle que soit la valeur de ces ouvrages, considérés comme de pures bouffonneries, il n'est pas à souhaiter que ces ouvrages se multiplient, car le goût ne pourrait qu'y perdre. » Vingt ans plus tard, M. Ch. Perrier disait : « Heureux homme que ce M. Biard ! Il a réalisé en peinture le magnifique idéal du bourgeois de Molinchart ! Le peuple le plus spirituel de la terre éprouve un bien-être indéfinissable à se mirer et à se reconnaître dans ces odieuses caricatures dont le trivial fait tous les frais... Le plus triste de tout cela, c'est qu'il y a, dans la peinture de M. Biard, de sérieuses qualités de faire qui ne demanderaient qu'à être convenablement utilisées. Avec sa précision et sa finesse de touche, il eût pu facilement être spirituel; il a préféré être goguenard. — « M. Biard est le type du croquiste fourvoyé, a dit à son tour M. Edmond About. Tout le monde se rappelle son point de départ, cette *Garde nationale de banlieue* qui l'a fait connaître et qui l'a perdu. Ce n'était pas seulement un croquis spirituel, c'était un tableau remarquable. Les débuts de M. Biard ont été brillants. Par malheur, il s'est imaginé qu'il devait ce succès à ses qualités de croquiste, et il s'est mis à étendre des couleurs variées sur des croquis de grande dimension. Il a peint la caricature. Pour une fois qu'il avait été franchement comique, il s'est condamné à la plaisanterie forcée à perpétuité. Couleur, dessin,

tout l'abandonne; il ne lui reste plus qu'un faire exagéré et lourd, qui devient sa marque de fabrique. Bientôt la gaieté franche et comique, qui riait encore chez lui, se noie dans une bouteille d'huile; l'esprit se change en trivialité, le rire en grimace; la bonne compagnie, qui s'était amusée un instant, tourne le dos; arrivent les cuisinières, les soldats et tout le public de M. Paul de Kock. » Ailleurs, M. About compare encore M. Biard à l'auteur de la *Laitière de Montfermeil*, car il paraît tenir beaucoup au parallèle dont il a sans doute eu le premier l'idée : « M. Biard et M. Paul de Kock, dit-il, ont autant d'esprit l'un que l'autre, et du même. Leur penchant les entraîne vers les mêmes sujets, et leurs admirateurs habitent les mêmes faubourgs. L'un et l'autre se plaisent à peindre les gardes nationaux de la banlieue, les comédiens ambulants, les paysans endimanchés et le bourgeois qui porte un melon, comme saint Denis sa tête. S'ils abordent d'autres sujets, ils font fausse route. M. Biard est aussi incapable de peindre un homme du monde que M. Paul de Kock de faire parler les gens de bonne compagnie. » Tout cela est bien dit et assurément très-spirituel; mais est-ce juste ? Nous sommes loin d'avoir pour les œuvres du romancier le dédain que professe M. About, et nous croyons que M. Biard pourrait être fier d'être appelé le Paul de Kock de la peinture; mais, pour tout dire, il nous semble être resté généralement bien au-dessous de son modèle. L'humoristique écrivain a trouvé dans cette comparaison grotesque une mine que son genre d'esprit le pousse naturellement à fouiller. Si sa grand-mère avait eu une verrue sur le nez, l'enfant terrible aurait difficilement résisté au plaisir de s'en moquer.

Ce qui est certain, c'est que M. Biard n'a aucune des qualités nécessaires pour traiter la peinture des sujets sérieux. Il lui est arrivé plus d'une fois cependant d'aborder des compositions où le comique n'a rien à voir, par exemple : *Duquesne délivrant les captifs d'Alger* (1837); *Du Coudic recevant les adieux de son équipage*, tableau qui est au musée du Luxembourg (1841); *Jane Shore condamnée à mourir de faim* (1842); la *Jeunesse de Linné* (1846); *Henri IV et Fleurette* (1847); le *Salon de M. de Neuwerkerke* (1855); le *Bombardement de Bomarsund* (1857), etc. Ce qui donnerait à supposer que M. Biard fait plus de cas lui-même de ses tableaux du genre sérieux que de sa peinture légère, c'est qu'il avait choisi plusieurs des toiles que nous venons de citer et quelques-unes de ses vues du pôle, pour les envoyer à l'Exposition universelle de 1855. Il se serait mépris sur son véritable mérite, car ses fantaisies comiques décèlent, après tout, un talent original, et tel juge sévère dira après les les avoir vues : « J'ai ri, je suis désarmé. »

Ajoutons, comme dernier renseignement, que M. Biard a obtenu des médailles de 2^e classe en 1827 et 1848, une médaille de 2^e classe en 1836, et la croix de la Légion d'honneur en 1838. M. Biard a publié un *Voyage au Brésil* (1862, in-8°). — Mme BIARD, née Léonie d'Aunet, femme de cet artiste, et séparée de lui depuis 1843, à la suite de circonstances où s'est trouvé mêlé Victor Hugo et qu'il est inutile de rappeler ici, a publié, sous le nom de *Léonie d'Aunet*, divers romans : *Un mariage en province* (1856); *Une vengeance* (1858); *Etiennelette*, le *Secret* (1859); une relation de ses voyages dans le Nord avec son époux, sous le titre de *Voyage d'une femme au Spitzberg*, dont la deuxième édition a paru en 1856; un drame, *Jane Osborn*, joué en 1855 à la Porte-Saint-Martin. Mme Léonie d'Aunet a publié, en outre, des feuilletons dans divers journaux politiques et littéraires, et de petites comédies très-morales qui se jouent actuellement dans nos pensionnats de jeunes filles, application d'un vieux proverbe qu'il est également inutile de rappeler ici.

BIARÉ s. m. (bia-ré). Bot. Genre de plantes de la famille des aroidées, comprenant une seule espèce du mont Liban, qui avait d'abord été rangée dans le genre caladium.

BIARISTÉ adj. (bi-a-ri-sté — de *bi* et du lat. *arista*, barbe d'épi). Bot. Qui est terminé par deux prolongements en forme de soie.

BIARMIE, nom donné à la partie N.-E. de la Russie d'Europe par les géographes Scandinaves. V. PERMIE.

BIARNOY DE MERVILLE (Pierre), juriconsulte français, né en Normandie, mort à Paris en 1740. On lui doit un ouvrage sur la coutume de Normandie, un *Traité des majorités coutumières et d'ordonnances*, et surtout un livre qui eut un grand nombre d'éditions et qui avait pour titre : *Règles pour former un avocat, tirées des meilleurs auteurs, avec un index des livres de jurisprudence les plus nécessaires à un avocat* (Paris, 1711).

BIARON s. m. (bi-a-ron — de *bi*, et *arum*). Bot. Genre de plantes de la famille des aroidées, ayant pour type l'*arum* à petites feuilles.

BIARQUE s. m. (bi-ar-ke — du gr. *biarchos*, bième sens; de *bios*, vie; *archos*, chef). Hist. Officier préposé à l'intendance des vivres, dans le palais des empereurs d'Orient.

BIARRITZ (des deux mots basques *bi harritz*, deux chênes; selon d'autres, de *bi harri*, deux pierres, deux rochers), petite ville très-pittoresque, située sur le golfe de Gascogne;

arrond., canton et à 7 kil. N.-E. de Bayonne, à 778 kil. S.-O. de Paris; pop. : en 1820, 1,058 hab.; aujourd'hui, 3,500 en hiver, près de 6,000 en été. Station de bains de mer très-fréquentée dans la belle saison par les étrangers de tous les pays de l'Europe, principalement par les Espagnols, les Anglais, les Russes, etc.

Durant plusieurs siècles, la principale richesse des habitants de Biarritz consista dans le produit de la pêche de la baleine, pêche qu'ils paraissent avoir abandonnée à la fin du XVI^e siècle, époque où ce cétacé quitta les côtes de la Guyenne et de la Gascogne.

Parmi les monuments de Biarritz, on distingue : l'église paroissiale, située dans le vieux Biarritz; la chapelle de Sainte-Eugénie, joli édifice de style roman; le temple protestant, érigé en 1859; le palais impérial, de faux style Louis XIII; le phare, dont la portée est de 20 à 22 milles marins; le promontoire de l'Attalaye, sur lequel on voit quelques vestiges d'un ancien château fort; le port de refuge, qui est en construction; trois établissements de bains chauds, un casino magnifique, de beaux hôtels, de jolies maisons bourgeoises et d'agréables promenades.

La vogue dont jouissaient les bains de Biarritz, vogue qui ne date que d'une vingtaine d'années, s'est considérablement accrue depuis que la famille impériale va, presque chaque année, faire dans ce séjour une station de quelques semaines.

A Biarritz, l'air est pur, vif, la température assez douce, le climat souvent beau; et, si la mer y est presque constamment agitée, une société de sauvetage veille sur les baigneurs.

C'est entre Biarritz et la maison du *Refuge d'Anglet* que se trouve, au bord de la mer, la grotte appelée *Chambre d'Amour*, où périssent engouttis par les vagues — Dieu sait quand — deux jeunes amants que la tradition nomme Laorens et Saubade. Cette tragique aventure a été célébrée en vers par M. Lemercier, et en prose par MM. d'Arnaud et J.-R.-C.

BIARSÉNATE s. m. (bi-ar-sé-ni-à-te — de *bi* et *arséniate*). Chim. Sel dans lequel l'acide arsénique contient deux fois autant d'oxygène que la base.

BIARTICULÉ, ÉE adj. (bi-ar-ti-cu-lé — de *bi* et *articulé*). Hist. nat. Qui présente deux articulations.

BIAS s. m. (bi-äss — gr. *bias*, force). Ornith. Sous-genre de la famille des muscicapidées, formé aux dépens des gobe-moines, et ayant pour type un oiseau du Sénégal.

BIAS, philosophe grec, un des sept sages de la Grèce, né à Priène, ville de l'Ionie. Il est un des quatre que l'on comprend toujours parmi ceux qui avaient le privilège d'être considérés comme les pères de la philosophie hellénique. Les trois autres sont Thales, Pittacus et Solon. On ne sait pas au juste la date de sa naissance. Quelques historiens la placent vers l'an 570 avant notre ère. Bias ne fut pas et ne pouvait pas être un philosophe dans le sens acquis plus tard à ce mot, c'est-à-dire un savant ayant des principes scientifiques, une méthode rigoureuse, et faisant métier d'instruire les hommes et de rechercher les caractères de la vérité. La sagesse, à l'époque où il vécut, n'était pas encore distincte de la poésie. Elle se bornait à donner des préceptes de morale et à s'occuper de la manière la plus habile de gouverner la cité. Bias n'eût pas consenti à devenir métaphysicien; il condamne même d'avance la spéculation, et déclare que nos connaissances à propos de la divinité se bornent à savoir qu'elle existe, qu'il n'y a pas lieu de rechercher quelle est son essence, ce qui serait oiseux, parce qu'il est impossible d'obtenir un résultat, et que, ce résultat fût-il obtenu, il ne contribuerait en aucune façon à améliorer notre sort. Conformément à cette doctrine, il donna l'exemple des vertus utiles à pratiquer, et limita ses études à l'examen des lois de son pays. Il était à la fois législateur et avocat, avocat même plutôt que législateur. Il plaïdait pour ses amis et s'élevait arbitre, en s'imposant le devoir strict de ne défendre que la justice. Aussi, disait-on d'une cause juste : « C'est une cause de l'orateur de Priène. » Il possédait dans sa ville natale une fortune considérable, qu'il employait à faire le bien, et non à se procurer les satisfactions ordinaires du luxe. Aussi mourut-il entouré de la considération générale, à un âge très-avancé, à l'issue d'un plaidoyer. Ses concitoyens lui firent des funérailles magnifiques et lui élevèrent un temple qu'ils dédièrent à son père. On lui attribue un poème de deux mille vers, consacré à l'examen des moyens de rendre l'Ionie heureuse et florissante. En définitive, Bias n'est pas, malgré sa célébrité, une des grandes figures qu'on rencontre dans l'histoire. A le bien prendre, sa sagesse n'est que de la prudence. Ses maximes ne sortent pas de l'utile. « Il faut vivre avec ses amis, disait-il, comme si on devait les avoir un jour pour ennemis. Haissez vos ennemis avec modération, car il peut se faire qu'ils deviennent vos amis dans la suite, etc. » A propos de son métier d'arbitre, il était d'avis qu'il valait mieux être pris pour arbitre par ses ennemis que par ses amis. En effet, dans le premier cas, on peut se faire un ami; dans le second, on est sûr d'en perdre un. Il n'y a pas jusqu'à ses opinions religieuses qui ne soient empreintes de